

SAMUEL CHAMPAGNE

**JAMES**



ÉDITIONS DE MORTAGNE

*La goutte d'eau,  
si elle pouvait écrire son histoire,  
nous expliquerait tout l'Univers.*

**Lucy Larcom**

*Like a river flows surely to the sea  
Darling so it goes  
Some things are meant to be  
Take my hand, take my whole life too  
For I can't help falling in love with you*

**Elvis Presley**

# 1

La lumière du réverbère envoie un halo jaunâtre sur la neige. Un rond parfait, à l'angle de la rue. Je n'arrive pas à croire qu'il a neigé en octobre... À peine, mais quand même. De la fenêtre de l'étage, je remarque les cercles qui entourent le premier, la lumière de plus en plus faible, jusqu'à ce que les alentours retombent dans l'ombre, et je pense aux roches qu'on lance dans l'eau pour faire des ricochets. Avec ma sœur et mon frère, en camping, on jouait à « celui qui fait le plus de bonds » quand on était petits. Ils jouaient. J'ai toujours préféré regarder les minuscules vagues former des cercles autour des cailloux plutôt que de lancer les pierres le plus loin possible.

Je me retourne et fais face à Astrid, assise sur le lit.

— Tu connais l'effet papillon ?

Elle a fermé la porte et le rythme du party sous nos pieds me parvient de manière diffuse. Comme

si je mettais mes mains sur mes oreilles ou plongeais ma tête sous l'eau.

— C'est pas un film, ça ? me demande-t-elle.

— C'est aussi une théorie. Qui dit que de petits gestes peuvent avoir d'immenses conséquences. Le battement d'ailes d'un papillon, disons à Vancouver, pourrait créer une avalanche dans un pays vraiment loin. En Afrique, par exemple.

— La Colombie-Britannique est pas à l'autre bout du monde par rapport à l'Afrique. T'aurais dû dire la Chine ou je sais pas.

Elle tend le bras pour cueillir la bouteille de bière que j'ai laissée sur la table de chevet, à gauche du lit. Sur le mur, il y a une immense affiche montrant une femme presque nue. Ce n'est pas ma chambre ; c'est celle du frère de Dougie, un de nos amis. On célèbre l'anniversaire de Yohan, le meilleur joueur de basket de l'école. Je ne joue pas ; moi, je nage.

Je m'approche et la corrige :

— La Terre est pas une feuille de papier étendue, elle est ronde. La Chine et Vancouver sont près l'une de l'autre...

Astrid semble réfléchir un moment, puis finit par secouer la tête en déposant la bouteille.

— Monsieur le pro de géographie..., dit-elle.  
Viens te détendre.

Astrid recule sur le matelas, pose sa tête sur l'oreiller. Je regarde derrière moi, mais je ne vois plus la rue.

— Tu es sûre que t'as envie qu'on fasse ça ? T'es pas soûle ?

— Arrête, James ! lance-t-elle en riant. J'ai bu deux gorgées. T'es trop sérieux.

Elle se redresse et attrape mon chandail, puis me tire vers elle. Je me retrouve entre ses cuisses, je sens leur chaleur à travers mon pantalon. Instantanément, mon poulx s'accélère, une certaine partie de mon corps durcit. Astrid sent bon, une odeur typiquement féminine que je n'arriverai jamais à nommer.

— T'as pas de blonde, j'ai pas de chum, c'est parfait, chuchote-t-elle contre ma bouche.

Elle faufile ses mains sous mon chandail, au bas de mon dos, et j'inspire profondément. Ses doigts fins caressent mes flancs. Elle et moi savons que nos personnalités ne concordent pas, nous ne sortirons jamais ensemble, mais elle est tellement sexy...

— Tant que ça ne crée pas de problèmes entre nous...

J'ai murmuré contre son oreille et je l'entends rire de nouveau.

— Ne te flatte pas trop l'ego, je ne vais pas tomber amoureuse de toi. T'es peut-être l'un des plus beaux gars que je connaisse, mais t'es trop gentil, c'est pas mon genre... Et la natation, c'est plate à mort.

Je relève la tête, amusé. Astrid m'envoie un de ses sourires innocents qui font fondre bien des gars. Si ceux de mon équipe de natation savaient ce qu'elle vient de dire... Probablement qu'ils en feraient abstraction s'ils avaient également la chance de sentir sa poitrine contre leur torse et de l'embrasser...

Elle ferme les yeux et moi aussi. Je caresse l'arrière de sa cuisse, jusqu'à ses fesses, et touche l'élastique de son sous-vêtement. La peau d'Astrid me fait oublier tout le reste, les roches dans l'eau et les ronds sur la neige.



Le lendemain, lorsque je passe la porte de la maison familiale après mon entraînement, j'aperçois mon père et mon frère aîné, Elliot, assis sur le divan du salon, devant l'écran géant. L'air sent le café et le beurre d'arachide, même si c'est la fin de l'après-midi.

— Comment était le party chez Doug ? veut savoir mon frère.

— C'est celui qui est arrivé deuxième à la compétition de la semaine dernière, c'est ça ? En nage papillon ? demande mon père.

Je fais non de la tête.

— C'est Ali, ça.

Je cherche une place sur les crochets de l'entrée pour y mettre mon manteau. Doug n'est même pas dans mon équipe de natation. Mon père ne se rappelle les noms de mes amis que par leurs bons coups dans la piscine.

— Tu écoutes la fin du match avec nous ? me propose-t-il.

— Je vais aller prendre une douche et faire mes devoirs.

Je ne suis pas fan de hockey ; c'est leur truc. Activité père-fils. À l'étage, je passe devant la porte fermée de Romy, ma sœur. Elle a dix-neuf ans. Elliot a vingt et un ans et je suis le benjamin. Je vais avoir dix-sept ans dans deux mois, à la fin de novembre.

Je me déshabille en vitesse et me glisse sous la douche. Je ferme les yeux. De l'eau... Même si je

viens de passer cinq heures dans la piscine, je suis heureux de me refaire mouiller. L'entraînement et les sacrifices qu'exige un sport de haut niveau semblent contraignants, mais je ne les vois pas du tout comme ça. Je ne pourrais pas vivre sans, j'aime trop nager.

Je sens encore l'odeur d'Astrid sur ma peau, couplée à celle du chlore. C'était un bon party. Avec une meilleure fin que je ne l'aurais espéré. Quand Astrid a suggéré qu'on devienne *fuck friends*, j'ai sauté sur l'occasion. Ma dernière relation s'est terminée cet été et j'étais en manque. Astrid et moi, on se connaît depuis le début du secondaire et je mentirais en disant que ça ne m'avait jamais traversé l'esprit de coucher avec elle. Son corps... wow ! Qui pourrait dire non à ça ?

Dans ma chambre, je m'installe sur mon lit pour faire mes devoirs. L'eau de la douche coule à nouveau, les tuyaux passent dans mon plafond. Le bruit de cascade me calme. Ces derniers temps, j'ai besoin de tranquillité. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis tendu. Alors que la fin du secondaire approche, j'ai l'impression que je devrais être certain de la voie à suivre, *ma* voie, mais il y a beaucoup d'ombre sur le chemin. Je me demande quelles vagues je vais créer.

Un peu avant dix-neuf heures, j'allume mon ordinateur portable et me connecte sur *Wizards' Den*,



le site de jeux vidéo sur lequel je vais depuis plusieurs mois. Il est possible d'y jouer en groupe, de discuter entre joueurs, d'organiser des tournois. Je me rends à la liste des utilisateurs en ligne et, au moment où j'aperçois le pseudonyme « Asimov », une petite fenêtre s'ouvre en haut de l'écran. Je souris en me plaçant confortablement contre mes oreillers. Il est à l'heure, comme toujours.

Asimov : « T'as la gueule de bois ? »

Marcopolo : « Je te promets que non, maman. »

Je fixe l'écran en attendant sa réponse. Ça fait trois mois que je croise Asimov dans les parties auxquelles je participe avec des dizaines d'autres étrangers, et c'est l'un des meilleurs. Lorsqu'un nouveau jeu arrive sur le marché, il trouve les trucs gagnants en un claquement de doigts. Impressionné, début août, je lui ai envoyé un message privé pour lui demander s'il accepterait de me donner quelques conseils pour améliorer mon classement. Il aurait pu dire non ; il était 22<sup>e</sup> et j'étais 1 814<sup>e</sup>...

Asimov répond dans le casque que je viens d'ajuster sur ma tête.

— Je me renseignais, au cas où j'aurais à te trouver des aspirines en plus d'un couteau de chasse.

Je ricane et nous inscrivis tous les deux à la prochaine partie de *Blue Print II*. L'objectif : traverser quelques contrées abandonnées sans nous faire massacrer par les autres joueurs et gagner une cité emplie de richesses.

Je ne connais pas le vrai prénom d'Asimov et il ne connaît pas le mien, on ne s'est jamais vus. Il m'a appris plein de trucs durant les deux derniers mois. Il est loin, le temps où je le suivais, invisible, pour comprendre ses actions et devenir meilleur. Je suis 812<sup>e</sup>, maintenant, et il est 346<sup>e</sup>. Il dit qu'il a moins de temps pour jouer et que son classement en a souffert. Je crois que c'est ma faute et que je le ralentis, mais il me jure que non. Il semble se ficher de son pointage. Ça m'étonne toujours ; moi, j'aime trop les podiums.

Lorsqu'on joue, on discute de tout et de rien. Ce gars-là a une manière de parler qui te force à l'écouter. Une fois, alors que nous étions perdus dans une forêt, pourchassés par des cannibales, il a cessé d'avancer et j'ai dû reculer de plusieurs mètres pour le rejoindre.

— Qu'est-ce que tu fais ? T'as vu quelque chose ?

— Regarde en l'air.

Dans les graphiques du jeu, il y a des aurores boréales. J'ai changé l'angle de vue de mon écran.

Asimov s'était arrêté dans un endroit dégagé. Le feuillage des arbres laissait voir le ciel et il y avait plusieurs lignes de couleur qui passaient, se perdant peu à peu dans l'obscurité. C'est ça, Asimov. Il a interrompu sa fuite et a compromis sa survie pour regarder les couleurs du ciel.

— Imagine si les aurores boréales étaient des phrases, a dit Asimov.

J'ai réfléchi un moment. À gauche de l'écran, des statistiques défilaient et, d'ordinaire, j'aurais voulu savoir quel ennemi était encore en vie, qui s'approchait, mais j'étais incapable de penser reprendre la quête sans avoir terminé cette conversation étrange avec ce gars que je ne connaissais presque pas. Les aurores boréales étaient revenues dans le ciel sombre, cycliques, à demi cachées par les feuilles.

— Et elles diraient quoi ?

— Sûrement quelque chose comme : « Sauvez la couche d'ozone, arrêtez de prendre votre auto pour aller au dépanneur, bande de caves... »

Ça nous a fait rire.

— Viens, ils approchent..., a soudain lancé Asimov.

Depuis, deux ou trois fois par semaine, on se retrouve sur *Wizards' Den* et on joue. On arrête, on regarde le ciel et on parle.

— On est presque les derniers, que je dis après un moment.

— C'est pas grave. On devrait aller vers la montagne.

— Pourquoi ? Ça va nous rallonger.

— Un feeling, répond Asimov. Elle bloque la vue. Il y a quelque chose à faire avec ça, j'en suis sûr. Si j'ai tort, ben...

Ben... on va perdre. Mais il s'en fiche. C'est pour cette raison qu'il est le meilleur : il essaie des choses. Et, souvent, il trouve.

En haut de la montagne, on découvre un drapeau. Quand je m'approche, un carré informatif m'indique de l'attraper.

— Vas-y, que je dis à Asimov. Tu nous as guidés, tu dois amasser les points.

— T'en as plus besoin que moi.

On dirait que j'*entends* le sourire dans sa voix. J'imagine souvent de quoi son sourire pourrait avoir

l'air. Ce serait facile de le savoir : suffirait de lui demander son Facebook, ou son Instagram. Mais... je ne sais pas. On est devenus amis d'une manière non conventionnelle, j'aime l'idée que notre moyen de communication reste non conventionnel aussi. Et puis, si Asimov avait voulu plus d'infos sur moi, il n'aurait qu'à poser la question. Je lui ai déjà proposé qu'on se rencontre pour jouer et il a répondu « peut-être... » avant de changer de sujet. Je n'ai pas insisté. Son profil dit qu'il est à London, en Ontario, et moi, je suis de la rive sud de Montréal. C'est loin, quand même.

J'empoigne le drapeau et, soudain, l'angle du jeu change. Je vois toute la contrée, la cité qui est notre objectif, mais aussi divers endroits où sont cachées d'autres richesses. Ils sont illuminés, comme si... comme si de gros lampadaires les éclairaient.

— Tu vois ce que je vois ?

— Oui.

— Tu veux aller vers la cité étant donné que c'est *safe* ?...

— T'es malade ! rit-il. J'aime beaucoup mieux regarder partout que de savoir exactement où aller... Pas toi ?

Souvent, on a des conversations super pointues. Il pose des questions qui semblent toujours avoir

un sens profond, des questions auxquelles on trouve rarement une réponse satisfaisante. La liberté d'expression est-elle une excuse pour tout ? Si on classait les ressources de notre planète par ordre d'importance, ça donnerait quoi ? Comment a-t-on mis le foutu caramel dans la Caramilk ? Et pourquoi celui qui a inventé le Nutella n'a-t-il pas reçu le prix Nobel de la paix ?

Je me sens bien, quand on parle. Il me fait rire. Asimov m'a déjà dit qu'il avait envie de remonter le Nil à pied, sans jeep, sans bateau, en marchant sans arrêt. C'est étrange, j'ai toujours eu envie de nager dans le Nil. Quand je le lui ai dit, il ne m'a pas cru. Mais c'est vrai ! On est différents et, en même temps... pas tant que ça.

Je fais en sorte que mon personnage mette le bout de tissu dans son sac et amorce la descente.

— Tu souris, là, hein ? m'interroge Asimov après un moment de silence.

Je n'avais pas conscience de mon sourire et, pourtant, il est bel et bien là.

— Comment tu le sais ?

— Tu respirez différemment. Où veux-tu aller ?

Je regarde les endroits illuminés et choisis le premier sur notre droite. Sur le tableau des statistiques, je vois que seulement quatre équipes sur dix sont encore en route vers la cité. Nous descendons en silence quelques minutes. J'aurais envie de lui demander comment je respire quand je souris. Qu'est-ce qu'il entend ?

*Wizards' Den* permet de rencontrer des joueurs de partout sur la planète. Le site est anglophone et je n'avais jamais été en contact avec un francophone avant Asimov. Je sais que nous ne sommes pas que deux, mais, souvent, les alliances ne font que passer, le temps d'un tournoi, d'une partie. Pas avec lui. Je pense qu'on est vraiment devenus amis.

— Qu'est-ce que t'as fait, hier soir ? que je le questionne.

— J'ai taponné sur mon ordi. Comme d'hab. Et toi, le party ?

— Pas mal... J'ai couché avec une de mes amies, Astrid.

Silence. On avance toujours. J'écoute, il y a peut-être une bataille qui se prépare et c'est pourquoi il ne dit rien... Je lance finalement :

— T'es là ?

— Oui, oui, excuse-moi. Raconte. C'était comment ?  
Je veux dire... C'était... hum... Elle est *sex* ?

Son ton est gêné. C'est vrai qu'on évite les trucs personnels, d'habitude. Mais je ne vais pas parler de ce que je fais avec Astrid à mes amis. *No way*. Ils vont aller tout répéter. Mais, avec Asimov, c'est différent.



# 2

Le coup de sifflet retentit. L'écho est étouffé par mon plongeon. Je fais onduler mes jambes et accélère le plus possible pour me distancer des autres nageurs. Il ne faut pas rester sous la surface trop longtemps ni sortir la tête trop vite. Tout dépend des vagues et de l'avance gagnée avec le plongeon de départ. Je vire au bout de mon couloir et je repars dans la direction opposée. Effectuer ton virage au bon moment, avec la bonne impulsion d'eau qui te pousse en avant, courber l'échine pour que la houle te passe sur le dos, ressortir la tête... Respirer, entrer les doigts en premier pour briser les vagues, former avec les jambes un angle large, de cent quarante-cinq degrés et plus, faire un mouvement de S avec le bras, tourner la tête, recommencer. Plusieurs pensent que la natation, ce n'est que se déplacer dans la piscine, mais c'est faux. C'est une science et, pour remporter la victoire, il faut la comprendre, travailler avec l'eau. Je vire et vire encore une fois. Presque deux cents mètres...

Mes doigts touchent le bord de la piscine et je retire mes lunettes de natation, lève la tête vers mon coach. Il sourit de toutes ses dents.

— Quoi ?

Il s'accroupit et me montre le chronomètre. Oh. Mon. Dieu. Je frappe l'eau avec mon poing. J'ai gagné onze centièmes de seconde sur mon meilleur temps ! Onze centièmes, c'est immense ! Je saisis la main qu'Andei me tend et m'extirpe de la piscine.

— Tes trois virages étaient parfaits, je t'avais jamais vu aussi bien nager, dit-il en me serrant les épaules.

Sa moustache frémit quand il parle. C'est mon coach depuis tellement longtemps... Quand j'avais six ans, je l'appelais « monsieur Morse ».

Onze centièmes ! Faudra que je raconte ça à Asimov. Je sens mon sourire s'effacer. Je ne vois pas pourquoi je le lui dirais, il ne sait même pas que je nage. Il nage peut-être, lui aussi, ou il joue au football, ou au curling, ou il fait de l'origami, je n'en ai aucune idée !

Je sors de ma tête quand on me tape dans le dos. Les autres nageurs, garçons et filles, me félicitent. J'accepte les compliments avec un sourire.

Je laisse tomber la douche et me dépêche de quitter le Lagon. Il s'agit d'une grande piscine où l'équipe de natation montréalaise s'entraîne. Les murs sont bleus et les chaises qui forment les gradins

sont blanches ; on dirait une immense bulle. Alors, on l'a baptisée le Lagon. Je me demande bien, si je n'étais pas ici douze heures par semaine, ce que je ferais de mon temps. Rien d'aussi exaltant, c'est certain.

Je me dirige vers la station de métro. J'ai encore une bonne heure de route à faire avant d'arriver à La Prairie, où j'habite. J'ai hâte d'être à la maison et de pouvoir parler de mon nouveau record personnel avec mon père. Il voulait que je joue au hockey, quand j'étais petit, comme Elliot, mais l'eau gelée, ce n'est pas vraiment mon truc. Ça lui a pris du temps pour s'intéresser à la natation, mais, maintenant, il est mon plus grand fan. Il vient à toutes mes compétitions.

— Mon Dieu, faut fêter ça ! s'exclame-t-il quand je lui annonce la nouvelle. Souper au resto, ce soir. Tu choisis !

— *Good job*, le jeune, lance mon frère depuis le divan, ses cahiers d'université étalés autour de lui.

Elliot étudie en biochimie ; il veut inventer des nouveaux médicaments. Il brandit le poing pour un *fist bump*.

— J'ai le goût de chinois, chuchote-t-il quand je m'approche.

Je lève les yeux au plafond, mais je suis incapable de ne pas sourire. Va pour du chinois, ça m'importe peu.

Je monte les marches deux par deux. Douche ? Nah... Je me laisse tomber sur mon lit, face la première. Mon sac fait un bruit sourd en heurtant le sol. Il est plein. J'ai passé la nuit chez Astrid, hier ; je suis parti directement de chez elle, ce matin. Ça fait trois semaines qu'on a couché ensemble pour la première fois et, j'avoue, ça me manquait. Ses seins dans mes mains, la rondeur de ses fesses, ma bouche tout en bas...

Bon, je suis dur. Je me tourne sur le dos, détache mon pantalon, repousse mes boxers, relève mon chandail. Ordi ou pas ? Pas besoin. Les yeux fermés, je pense à deux filles ensemble. Leur assurance, leurs regards, leurs doigts et leurs bouches et...

Au bout de quelques minutes, ça y est. Je reste étendu, les bras en croix, la respiration rapide. La vie est belle...

---\*---\*---\*---

Le lundi matin, je suis d'une humeur éclatante. Onze centièmes ! J'ai envie de le crier sur tous les toits. Il y avait un mois que j'étais coincé dans les mêmes temps, et puis là ! *Bang* ! Si je l'ai fait une fois,

je peux le refaire et, si je le refais, je distance mes compétiteurs. J'ai plusieurs médailles et trophées, mais on peut toujours être meilleur. Et, si on est meilleur, on compétitionne autour du monde. Je suis à ça d'y arriver !

— C'est quoi, cet air satisfait ? me demande Yohan quand je le croise, en route pour mon cours de chimie.

— J'ai battu mon record perso.

— Ouh ! *Congrats !*

— Félicitations, James, dit Antonin avec un sourire.

Je le remercie et lui donne une tape sur l'épaule. Il me salue avant de suivre Yohan dans le couloir opposé au mien. Je les regarde partir, le grand *Black* exubérant et le châtain un peu moins grand et plus tranquille. J'aimerais bien vivre une amitié comme la leur. Je veux dire, je suis près de plusieurs personnes, mais, parfois, je me demande si je suis assez près d'elles pour qu'on continue à se voir quand la vie nous séparera plus ou moins. J' imagine bien Antonin et Yohan se retrouver une fois par mois pour aller prendre une bière quand ils auront soixante ans, et parler de leur femme, de leurs petits-enfants et de leurs rhumatismes. J'y ai réfléchi et je ne crois pas que

j'aie quelqu'un comme ça dans ma vie. Mon coach ne compte pas.

— Dépêche-toi, James ! m'interpelle monsieur Giomi, sur le pas de la porte de sa classe.

La cloche sonne quand je franchis le cadre et le prof de chimie referme le panneau derrière moi. Je croise le regard de Jonas, au fond de la classe. Il mime quelqu'un qui s'endort sur son bureau. Oui, moi aussi, la chimie me fait un peu cet effet-là, le matin. Je salue Astrid d'un mouvement de tête et elle me fait un clin d'œil.

— Aujourd'hui, on va parler d'Einstein ! De sa théorie de la relativité.

*Eh boy...* Dur, pour un lundi.

— Mais, avant, il faut parler de Newton. Isaac, de son petit nom. Il a établi les trois lois universelles du mouvement qui ont servi de bases aux recherches d'Einstein. Mais il n'a pas inspiré que ce vieil homme moustachu à la langue sortie comme celle de Miley Cyrus...

Le prof fait une pause, attend que les rires polis s'estompent. Giomi est un bon prof, même si ses blagues ne sont pas super bonnes. Il a un œil de vitre qui bouge tout le temps. C'est aussi cool que c'est perturbant.

— Newton a inspiré divers scientifiques, comme un autre Isaac : Isaac Asimov.

Ma tête se relève si vite que ma colonne vertébrale craque.

— Asimov est un auteur russe dont les récits à teneur psychohistorique ont...

Asimov... Alors, c'est de là que vient son *nickname*. Je pensais que c'était un personnage d'anime ou de jeu vidéo. Est-ce qu'il aime la littérature russe ? Je crois qu'il m'a dit apprécier les récits de voyage et, d'après ce que Giomi raconte, c'est un peu le style de cet auteur-là. Est-ce que son nom est Isaac ?

Je me masse le cœur par-dessus mon t-shirt. Je n'aurais pas dû boire mon café du matin aussi vite. Trop d'excitation depuis mon *personal best* d'hier, j'ai le cœur serré.

Est-ce que je viens de découvrir le prénom d'Asimov ?

J'ai hâte à ce soir pour lui parler ; on a rendez-vous à dix-neuf heures sur *Wizards' Den*. Mais je ne vais probablement pas lui demander si j'ai raison. Trop personnel.

— Hé...

Je souris au son de sa voix. Je me cale contre mes oreillers, replace mon *laptop* sur mes genoux. Il est dix-neuf heures trois.

— Hé. Tu vas bien ?

— Pas trop mal, et toi ?

— Même chose. C'est lundi, après tout.

Asimov laisse échapper un petit rire.

— Ouais...

Il y a un silence et je ferme les yeux. J'entends sa respiration dans les écouteurs. J'ai de gros écouteurs qui recouvrent toutes mes oreilles. Comment sont les siens ? Et ses oreilles ? Et est-ce qu'il joue assis à un bureau de travail ou sur son lit ? Ou sur un divan ? Il faudrait qu'il ait un portable pour ça. Est-ce qu'il a un portable ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Hein ?

— T'as fait un drôle de son, m'explique Asimov. Comme si t'étais tanné de quelque chose.



— Non, c'est juste...

Je pense à mon temps dans la piscine. Onze centièmes. Est-ce que je sais onze choses sur Asimov ?

— Vas-y, dit-il d'une voix douce. Ça va pas ?

— Ça va super, en fait. J'ai battu mon record.

— Record de quoi ?

J'ai envie de parler de la piscine. Et de l'eau. Et de l'école, de ma vie, de sa vie à lui aussi. On ne parle que de l'abstrait, sans trop de détails ou d'indices réels. En rétrospective, je ne devrais pas m'étonner qu'il ait choisi le surnom « Asimov », étant donné son intérêt pour les concepts scientifiques et les incertitudes.

— J'ai une journée pédagogique dans deux semaines, que je lâche finalement. Je prendrais le train.

— OK...

Son ton est hésitant ; il ne saisit manifestement pas où je veux en venir.

— Pour te voir, que je précise. On pourrait *chiller*, et jouer. Ce serait cool, hein ?

Silence. Un soupir.

— Écoute, Marco...

— Je m'appelle pas Marco.

— Oh, je pensais... avec ton pseudo... Excuse-moi.

Je me masse le cœur de nouveau, comme dans mon cours de chimie, ce matin. Je ne sais pas pourquoi j'ai proposé ça, mais je me rends compte que je serais *game* de prendre le bus ou le train pour aller passer une journée ou deux à London.

— C'est un surnom que mes amis m'ont donné : « Marco Polo ». Parce que je fais de la natation. Je m'appelle James.

Je vide mes poumons. On dirait que je viens de lui révéler tellement plus que mon prénom. Je nage, c'est tout ce que je fais, c'est si important... J'insiste :

— Alors ? Mes parents et mes coachs seraient d'accord si je manque pas trop d'entraînements. Je suis jamais allé à London. Juste à Toronto, pour des compétitions.

Je commence à regretter ma suggestion.

— On est pas pareils, toi et moi, reprend-il finalement. Je veux dire... Tu vas à des partys, t'es populaire, et tu... On est pas pareils, et se voir, ça va juste... Ce serait pas aussi cool que tu le penses.

C'est quoi, le rapport ? Je ne cherche pas à participer à un concours de je-ne-sais-quoi, je veux qu'Asimov soit plus qu'un surnom, c'est tout.

— Est-ce que tu t'appelles Isaac ?

Nouveau silence.

— Ouais... T'as deviné quand ?

Il semble un peu triste. Je n'aurais pas dû le lui demander, je ne voulais pas lui faire de peine, même si je ne vois pas pourquoi il serait peiné. Je ne comprends rien du tout, en ce moment.

— On a étudié Newton et Asimov, aujourd'hui, en chimie. J'ai pensé que...

— T'as bien pensé. Mon père a choisi le nom à cause de Newton, mais, pour l'emmerder, je préfère prendre Asimov. Lui et l'art, ça fait deux.

Tant d'infos dans si peu de mots. J'essaie de tout emmagasiner. Il ne s'entend pas bien avec son père. C'est noté. Il aime l'art, mais ça, je le savais déjà. J'hésite :

— Est-ce que j'ai dit quelque chose qui aurait pu te faire penser que j'étais un trou du cul ?

— Non ! s'exclame Asimov... Isaac.

— Parce que c'est comme si tu pensais que ça m'importe que tu sois populaire...

— Je suis même plus à London, m'interrompt-il. J'habitais là quand je me suis inscrit, c'est pour ça. Mais j'ai déménagé depuis. Deux fois, même.

— Oh...

— Tu vois ? T'as une image dans ta tête de ce que nous... de ce qu'une rencontre entre toi et moi pourrait avoir l'air, mais ça se passera pas comme tu le veux, c'est évident. Le fait que je ne sois même plus dans la ville que tu veux visiter, c'est juste un exemple parmi tant d'autres. S'il te plaît, laisse tomber. On s'amuse bien, là, non ? Ben... pas maintenant, à cette minute précise, mais, en général, on s'entend bien, non ?

— C'est sûr...

Je suis déçu. Pas à cause de l'Ontario, mais parce qu'il ne veut manifestement pas me rencontrer. Ça ne semble pas aussi important pour lui de savoir de quoi j'ai l'air, quelles faces je fais quand je joue, que ce l'est pour moi.

— Alors... Tu... Hum... Tu nages ?

Je repousse mon *laptop* et m'étends sur le dos en faisant attention à ne pas déconnecter mon casque d'écoute.

On discute une partie de la soirée, sans jouer. C'est la première fois qu'on parle autant. Et de tout. Je l'emmène dans la piscine et il m'emmène en voyage. Il a visité tellement d'endroits... Je ne propose pas de nouveau de le rencontrer.